

Québec français



La liberté pour tous

Yvon Bellemare

Number 74, May 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45412ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

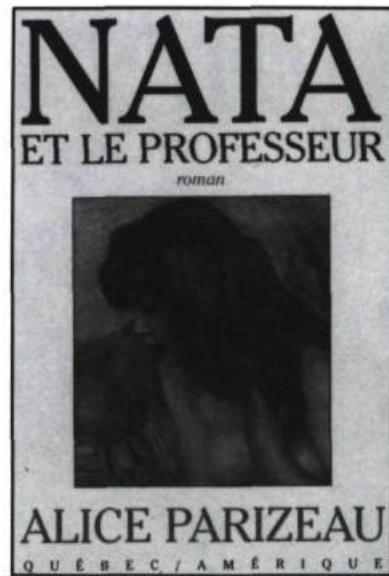
[Explore this journal](#)

Cite this article

Bellemare, Y. (1989). La liberté pour tous. *Québec français*, (74), 89–89.

LES PRIVILÈGES DE LA LECTURE 1

La liberté pour tous



Yvon Bellemare

Le mal de l'exil, c'est bien connu, engendre des malaises que seuls les expatriés ressentent viscéralement. À l'âge de quinze ans, Alice Parizeau quitte son pays, la Pologne, pour se réfugier en France, et s'acharne alors à maîtriser la langue de Molière avant de s'établir au Québec. Elle n'oublie pas pour autant ses origines et, en vraie conteuse, jongle avec la trame romanesque qui reprend plus d'une fois les problèmes vécus par des compatriotes émigrés. Son dernier roman, *Nata et le professeur*¹, décrit le cheminement d'une jeune chanteuse et d'un ancien professeur dont les souvenirs se rejoignent.

Toute l'histoire, en effet, tourne autour de ces deux personnages. Pour l'un, Henryk Wolinski, émigré de vieille date, qui survit tant bien que mal à Paris après que le lycée où il enseignait a vu ses portes fermées, devient infirmier dans un hôpital pour malades mentaux. Il fait la connaissance de Nata Pyrek, jeune fille issue de Solidarnosc à qui il apprend la diction française afin qu'elle puisse percer dans le milieu artistique français. Mais c'est le legs des toiles de l'oncle du professeur, Olgierd Wolinski, qui focalise toute l'orientation du roman. Ces tableaux rappellent justement le massacre perpétré par les Russes dans la forêt de Katyn durant la Deuxième Guerre mondiale et dans lequel son père a été sauvagement assassiné. L'imagerie représentée par les peintures brasse alors une multitude de souvenirs qui baignent dans une atmosphère d'oppression.

Le talent de Parizeau se situe dans son don d'accrocher le lecteur dès les premières lignes et d'amorcer une intrigue nouvelle à chaque chapitre tout en conservant la densité du thème retenu. C'est ainsi que l'histoire d'amour tragiquement vécue entre Henryk et sa protégée Nata avive pour ainsi dire l'idéologie cachée derrière les comportements des personnages bien vivants. À côté de Nata, sorte d'Ophélie, dont le caractère oscille entre le découragement maladif et l'euphorie capricieuse, encore attachée à son pays parce qu'un « ami » est emprisonné là-bas, et le professeur Henryk qui s'efforce d'inspirer la confiance, s'agite toute une faune qui va du jeune terroriste mystérieux aux bénévoles qui ramassent des dons pour soulager quelque peu la misère à Varsovie, du super organisateur branché aux professeurs narcissiques imbus de leur savoir, sans oublier des femmes dont le courage dépasse les limites de la raison.

Car c'est surtout de cela qu'il s'agit ici. Entre les toiles du peintre décédé qui immortalise les malheurs de la guerre et le régime actuel qui oppresse sans vergogne, ce roman réussit à créer un climat de suspense. La démarche de Henryk pour faire connaître au monde entier une espèce d'holocauste par l'exposition des tableaux de son oncle afin d'éveiller les consciences sur les régimes totalitaires, la galerie de visages qui grouillent et s'activent pour dénoncer l'intolérance, le récit pathétique de quelques jours à Varsovie, tout cela est organisé

d'une telle façon qu'on se demande à chaque page ce qui résultera des démarches courageuses entreprises par les personnages. Ce qui n'empêche pas aussi de relever au passage des thèmes comme le message de l'art peut être plus explosif que les canons, la peur démobilise les meilleures volontés, et « la langue commune forge des liens plus forts que les liens du sang » (p. 17).

Derrière toutes les lignes de ce récit palpitant se dessine en filigrane le drame de tout un peuple certes, mais surtout les nombreuses complications que doivent surmonter les émigrés. Pour se faire totalement accepter dans leur patrie d'adoption et décrocher quelques succès, ces derniers doivent travailler doublement et acquérir des habiletés exceptionnelles. C'est la situation à laquelle sont confrontés Henryk, Nata et les autres. Parizeau n'assomme pas le lecteur par des démonstrations ennuyeuses, elle préfère plutôt imaginer des situations qui font office d'enseignement. La clarté du style, la créativité presque sans limite et l'art de surprendre par des rebondissements imprévisibles, toutes choses qui s'apparentent à une maîtrise du genre romanesque, permettent de croire que *Nata et le professeur* a un quelque chose du roman policier. En ce sens, le dernier chapitre laisse le lecteur dubitatif et l'incite d'une certaine façon à une interrogation. Si les premières lignes rivent à l'histoire, les dernières ne peuvent laisser indifférent. En somme, ce roman sait capter l'attention du début à la fin.

1. *Nata et le professeur*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 274 p. (16,95 \$).